

Or, l'Atlas est là pour prouver le non-fondé de ce jugement: effectivement, chaque carte présente des différences régionales systématiques.

L'auteur et son équipe ont déjà démontré dans plusieurs études¹ avec quel profit on peut s'adresser à l'Atlas et à l'ordinateur qui contient encore davantage d'informations. Espérons qu'il sera possible pour M. Dees de publier plusieurs Atlas, car on aimerait voir des statistiques plus détaillées chronologiquement, pareilles à celles utilisées par exemple dans l'article sur l'*e* (note 1, c), des cartes plus détaillées sur le plan syntaxique, entre autres concernant la relation entre la disparition de la déclinaison casuelle et les diverses fonctions syntaxiques (par exemple le cas employé dans l'apostrophe, question souvent discutée). Finalement on aimerait bien voir paraître un Atlas consacré aux XIV^e et XV^e siècles pour permettre un renouvellement des études du moyen français également.

Lene Schosler
Odense

Olof Eriksson: *L'attribut de localisation et les nexus locatifs en français moderne*. Romanica Gothoburgensia XVIII. Thèse. Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborg, 1980.

Traditionnellement, on classe les syntagmes prépositionnels qui marquent le lieu parmi les compléments circonstanciels (adverbiaux): *Pierre joue dans le jardin*, ou parmi les compléments du nom: *On lui avait parlé d'un petit restaurant sur le port* (p. 195). C'est-à-dire que, dans les deux cas, on voit une relation de subordination: le complément, qui peut être omis, ajoute une précision au mot auquel il se subordonne.

Selon Olof Eriksson, une telle analyse est inadéquate dans de très nombreux cas. A ses yeux, le groupe prépositionnel qui marque le lieu remplit souvent la fonction d'attribut ou de deuxième terme d'un nexus. C'est ce qu'il s'efforce de démontrer dans sa thèse, en examinant les valeurs sémantiques d'un grand nombre de groupes prépositionnels.

C'est le classement des relations grammaticales qu'a proposé Otto Jespersen («De to hovedarter av grammatiske forbindelser» 1921, «The Philosophy of Grammar» 1925) qui fournit le cadre théorique de l'étude. On sait que Jespersen a inventé le terme de nexus

-
- 1) a: A. Dees: A toz cels qui ce lettres verront. La déchéance de la déclinaison et l'ordre des mots. in: *Langue et littérature française du moyen âge, Rapports/Het franse Boek 48*, 1978, p. 38-47.
 b: A. Dees: *Langue des chartes et langue littéraire* (Communication faite à Palma, 1980).
 c: A. Dees et al.: Un cas d'analogie: L'introduction de *-e* à la première personne du singulier de l'indicatif présent des verbes en *-er* en ancien français. (*Rapports/Het franse Boek 50*, 1980, p. 105-110.)
 d: A. Dees et P. van Reenen: L'interprétation des graphies *-o-* et *-ou-* à la lumière des formes trouvées dans les chartes françaises du XIII^e siècle. (*Linguistic Studies Offered to Berthe Siertsema*, 1980, p. 269-278.)
 e: P. van Reenen: A propos de la formation des voyelles nasales en ancien français (Communication faite à Palma, 1980).

pour désigner une relation prédicative, qui est dynamique, actualisante, par opposition à la jonction qui est statique: «A junction is like a picture, a nexus like a process or a drama». Le besoin d'une telle distinction se fait particulièrement sentir lorsqu'il s'agit de décrire la différence entre une construction absolue: *Le bar ouvert, il a recommencé à boire*, et un groupe nominal comportant une épithète: *Nous nous sommes, bien entendu, dirigés vers le bar ouvert*.

Normalement c'est un participe, un adjectif ou un nom qui remplit la fonction de deuxième terme du nexus ou la fonction d'attribut (*Le bar est ouvert*), mais, selon Eriksson, la grammaire traditionnelle confond ici fonctions syntaxiques et formes morphologiques: rien n'empêche les groupes prépositionnels d'avoir les fonctions d'attribut ou d'attribut nexal.

Dans la première partie du livre, Eriksson présente une série d'arguments assez impressionnante en faveur d'une analyse qui classerait comme attribut du sujet le groupe *dans le jardin* de la phrase *Pierre est dans le jardin*. Parmi les arguments, on peut citer le caractère nécessaire du complément, l'ordre des mots, la coordination avec d'autres attributs, la possibilité de transformer la construction en construction nexale: *On le savait dans le jardin*.

Dans la deuxième partie du livre, Eriksson classe les constructions nexales comportant un groupe prépositionnel selon les fonctions remplies par le nexus. On y trouve une discussion très serrée des cas les mieux reconnus de nexus, à savoir en fonction d'adverbial ou d'attribut indirect du type: *Un livre à la main, le professeur marchait devant le tableau noir* (p. 244), pour lesquels Eriksson indique les restrictions d'emploi. Mais on y trouve aussi beaucoup de cas moins classiques où Eriksson, avec un sens très sûr des nuances, fait remarquer la possibilité d'une interprétation nexale: *Je vois le cheval sur le pré* = *Je vois que le cheval est sur le pré*, à côté de l'interprétation adnominale: *Je vois le cheval qui est sur le pré* (p. 163).

Un peu trop souvent, à mon gré, la description prend la forme du commentaire raisonné. Eriksson déclare dans l'introduction qu'il veut laisser parler les faits, et avec cette conception positiviste il semble estimer que le travail du linguiste consiste à classer les exemples d'un corpus, pour commenter ensuite ce qu'il trouve dans les différentes cases. Il aurait peut-être été possible de formuler un plus grand nombre de règles. C'est ainsi qu'on peut regretter que l'auteur n'essaye pas de faire la synthèse de ses nombreuses remarques sur la corrélation qu'il y a entre l'emploi des déterminants et la possibilité d'une interprétation nexale.

Le problème le plus inquiétant que soulève la lecture de ce livre, c'est sans aucun doute celui de la valeur scientifique de la notion de nexus. Est-elle suffisamment précise? Ne risque-t-elle pas de devenir le fourre-tout où l'on met toutes les relations qui ne sont ni des subordinations simples, ni des coordinations simples? En tout cas, il me semble insuffisant de définir le nexus par la notion de prédication (p. 63), qui n'est pas plus claire. Dans certains cas, le nexus correspond à une phrase condensée (que la grammaire transformationnelle décrirait comme une structure profonde transformée), dans d'autres cas, comme dans celui de l'attribut, le terme de nexus semble désigner une relation complexe où l'élément secondaire est en relation à la fois avec le verbe de la proposition et avec un groupe nominal. C'est en prenant nexus dans ce deuxième sens, me semble-t-il, que Eriksson voit une relation nexale dans *Je suis entré dans cette maison sur une civière* (p. 253), où *sur une civière* se rattache au verbe et au sujet de la phrase. Parfois, on a l'impression que prédicatif veut dire non-restrictif.

Avec un appareil théorique peut-être trop pauvre, Eriksson réussit néanmoins à bien cerner de nombreux problèmes d'analyse grammaticale. Il nous invite à repenser des constructions tout à fait courantes dans lesquelles on s'est souvent contenté – mais à tort – de voir des compléments nominaux ou adverbiaux banals.

Ebbe Spang-Hanssen
Copenhague

Claude Germain: *La notion de situation en linguistique*, 1973, Ottawa, éditions de l'Université d'Ottawa, 155 p.

Dans cette thèse de III^e cycle, Claude Germain vise «à montrer dans quelle mesure l'entourage doit être considéré comme un élément essentiel dans le fonctionnement de la langue sur le plan sémantique et partant, dans quelle mesure la phrase peut ou ne peut pas être prise isolément.» (p. 16). Ceci est fait du point de vue de l'auditeur surtout (p. 29). Le fait que la thèse soit aujourd'hui traduite en anglais (*The Concept of Situation in Linguistics*, 1979, Ottawa, University of Ottawa Press, 123 p.) vient, entre autres, prouver que le sujet développé est d'importance et ce, aussi bien sur les plans théorique que pratique.

Dans le chapitre I, l'auteur retrace l'historique de la notion de situation en linguistique (p. 10–14) puis expose et critique les attitudes prises par J. J. Katz et J. A. Fodor dans *Structure d'une théorie sémantique* dans les volumes 9 n^o 2 et 10 n^o 1 de *Cahiers de lexicologie*, 1966–67 (p. 14–19).

Dans le chapitre II, cherchant à délimiter le concept de situation, il passe en revue les multiples acceptions de termes tels que situation, contexte, contexte verbal ou non verbal ou extra verbal ou de culture, environnement, entourage, situation sociale, discours, etc., il tranche et fait le départ entre *contexte* et *situation*. Le premier terme désigne toujours pour lui «un entourage linguistique» c'est-à-dire un fait proprement linguistique et le second «un entourage non linguistique» c'est-à-dire un fait extra-linguistique (p. 23). Il définit la notion de situation comme étant «l'ensemble des faits connus par le locuteur et par l'auditeur au moment où l'acte de parole a lieu» (p. 26). Ceci lui permet de délimiter quatre types de situations, soit physique, non physique, kinésique et contextuelle (p. 31–38), et d'examiner les rapports qui peuvent exister entre le contexte et la situation. Cet examen le conduit à proposer les termes de *contexte linguistique* pour «l'ensemble des marques formelles linguistiques situées dans l'entourage prochain ou éloigné de l'unité considérée» (p. 39) et de *situation contextuelle*, pour «l'ensemble des faits qui, provenant du contexte (linguistique), sont connus par le locuteur et par l'auditeur au moment de l'acte de parole». (p. 39).

Dans le chapitre III, il examine le rôle de la situation dans la communication linguistique. Il passe en revue les conceptions d'un certain nombre de théoriciens contemporains à ce sujet, à savoir ceux qui réfutent le rôle de la situation, ceux qui en ont une perception intuitive et ceux qui en ont tenté l'étude (p. 58–76). Développant les réflexions d'André Martinet sur la notion d'*énoncé en situation* (*Langue et fonction*, 1962, Paris, Denoël-Gonthier) ainsi que celles de Maurice Houis («Réflexions sur l'énoncé en situation», *Word-Linguistic Studies Presented to André Martinet*, 1967, vol. 23, n^{os} 1–2–3), il montre